

AVANT-PROPOS

*Inaugurer une nouvelle collection est l'un des privilèges qu'on ne saurait goûter pleinement que si l'honneur s'en peut partager. Dès le premier paragraphe, il s'impose donc d'y associer Sinan Kuneralp, lié à l'Institut Français d'Études Anatoliennes par sept années d'une féconde collaboration éditoriale et à qui revient l'initiative de ces *Analecta Isisiana* au libellé auspiceux. Également, et de plein droit, Chahryar Adle, directeur de recherche au C.N.R.S., dont l'amitié fidèle, les multiples compétences ainsi que la passion pour les énigmes paléographiques et les métaphores cryptées ont permis aux études présentées ici de voir le jour. À tous deux, gratitude sans limite, reconnaissance sans fin et courage pour la suite car, selon toute probabilité, nous n'en resterons pas là.*

Ce qui, d'emblée, nous a séduit dans le principe même de cette collection est qu'elle entend aller au-delà d'un simple patchwork photostatique dont les éléments ne reflètent plus obligatoirement la pensée évolutive de l'auteur. Or, si elle implique un long et minutieux travail, la recomposition ab initio permet d'éliminer les redites inévitables dans des articles destinés à l'origine à une publication séparée, de reconsidérer et de nuancer divers points de vue, d'introduire subrepticement quelques repentirs et de donner une forme à peu près cohérente à ce qui, par nature, ne l'était pas. Nous avouons n'avoir pas tiré ici tout le parti souhaitable de ces vastes possibilités. Faute de temps surtout : deux mois à peine se seront écoulés entre la genèse de cet ouvrage et sa parution, dont la date est déterminée par d'inflexibles impératifs. Néanmoins, et pour autant qu'il était possible de le faire, nous avons tenté de donner une application concrète aux intentions de l'éditeur. Il est certain que la formule peut être améliorée. Nous ne doutons pas qu'elle le sera au fil des volumes d'une collection dont il importe qu'elle soit activement poursuivie.

Ce volume rassemble six études parues entre 1978 et 1982, dont on trouvera les références de la publication initiale dans la deuxième bibliographie in fine, sous les numéros 19, 24, 26, 28, 34 et 40. Les cinq premières constituaient des parties détachées et développées d'un mémoire de diplôme (n° 23) portant un titre très proche de celui du présent ouvrage. Leur rassemblement sous cette nouvelle forme plus commode d'emploi se présente comme un complément, consacré à la zone caucasienne, à notre étude principale sur les relations entre les Ottomans et les Safavides dans le premier quart du XVI^e siècle, elle-même issue d'un travail universitaire (n° 31 et 31 bis). À ces six études, nous aurions souhaité apporter le bénéfice des commentaires que, depuis lors, nos amis kartvéologues géorgiens ont fait dans des revues de Tiflis sur les documents publiés ici. Hélas, parmi les choses qui, au cours de la dernière décennie, n'ont pas changé dans ce monde mouvant, il faut compter notre persistante ignorance de la langue géorgienne, source de regret.

Monde mouvant. Modes d'un jour ou d'une année dont la hautaine intolérance, relayée par les trompettes de la mondanité, serait insupportable si, par malheur, elles se révélaient moins éphémères que leurs devancières et d'autres qui les supplantent avec une égale intransigeance. Discrédit et disgrâce de qui se refuse à chausser les ceillères de la saison. En quoi, disent ceux qui les portent avec ostentation, vos chahs, vos sultans et vos Kvarkvaré, le galimatias ridicule de leur pompeuse correspondance apportent-ils quoi que ce soit permettant d'éclairer la formation du monde moderne ou, à tout le moins, ce qui va s'y passer dans les jours à venir ? D'ailleurs, si les concepts qui le sous-tendent ne sont pas explicités, comment étiqueter un tel fatras ? Ces arguments utilitaristes, nous en sommes encore accablés dans ces années de bouleversement général où, quotidiennement, les faits s'obstinent à rendre caducs sitôt qu'émis les fines analyses et les sagaces pronostics des meilleurs spécialistes, qu'on relit à quelque temps de là avec un étrange sentiment d'actualité-fiction d'avant-hier.

Parmi les évidences les plus tangibles, il faut reconnaître que l'orientalisme ne jouit pas de la faveur de notre temps où, à la semblance du somptueux chrysanthème tragiquement connoté à de sinistres cimetières sous la pluie grise, son nom paraît traîner les relents de quelque exotisme obsolète et lui-même être affligé de tares trop rédhibitoires pour oser prétendre au moindre strapontin dans le monde de la science technocratique en marche. Pourtant, si les tendances cycliques de l'histoire ne valent guère mieux que le marc de café pour entrevoir demain, on peut raisonnablement estimer qu'un jour ou l'autre, redécouvert dans quelque garde-meuble du kitsch, la mode s'en emparera soudain sans crier gare et, des profondeurs où il criait, l'élèvera au plus haut des nues, au risque de le faire incontinent périr d'une overdose d'ozone.

Pourtant, hors d'un milieu qui ne compte pas parmi les plus fermés, qui sait aujourd'hui ce qu'est l'orientalisme et, surtout, comment se forme un orientaliste ? Dans une société bien ordonnée et planifiée, c'est dès l'abord que celui-ci et celui-là se montrent rebelles devant toute classification acceptable pour un ordinateur. Protéiforme, l'orientalisme, héritier d'une tradition séculaire qui, en France, va des Jeunes de Langues de Constantinople à l'actuel Institut des Langues et Civilisations Orientales en passant par Champollion, le Collège de France, l'École pratique des Hautes Études et les instituts scientifiques à l'étranger, rassemble ceux dont le premier instrument de travail est la connaissance approfondie d'une ou de plusieurs langues, vivantes ou mortes, autres que celles d'Europe occidentale. Mais aussi, bien loin de la science de cabinet, une familiarité éprouvée avec la terre et les hommes du pays où elles sont ou furent parlées. Si distants que soient leurs domaines de recherche dans le temps et dans l'espace, la parenté entre un égyptologue et un indianiste, les spécialistes du sémitique ancien et du Japon médiéval, est immédiate, éprouvée par l'expérience et s'appelle orientalisme. Si celui-ci transcende les siècles et les kilomètres, sa nature le rend également rétif devant les inféodations à de grandes disciplines supérieurement développées, qu'une hyperspécialisation tend à enfermer dans

autant de tours d'ivoire en un temps où la pluridisciplinarité est prônée décibelliquement en langue de bois par les haut-parleurs les plus officiels. Dans le cas des sciences historiques, par exemple, le hiatus est aisé à comprendre. Depuis des siècles, le travail de générations de bénédictins et d'archivistes a rendu accessible l'essentiel de la documentation concernant l'Europe occidentale. Dans de telles conditions, l'historien est à même de reconstituer l'évolution de la production du seigle dans tel baillage à telle époque, de comparer les résultats avec les données connues pour le baillage voisin ou l'époque suivante et d'en tirer des conclusions significatives en faisant appel aux moyens les plus avancés de la technologie. Pour nos terroirs exotiques, la plupart de ceux qui, pris d'émulation, ont tenté de faire de même ont abouti à des échecs prévisibles puisque, face à une documentation quasi inexistante ou, au contraire, pléthorique et inédite, nous sommes plus proches des bons moines de Saint-Germain-des-Prés que de l'exploitation par l'informatique et que nos incertitudes commencent dès la métrologie. Dans les sciences humaines, l'orientalisme est ainsi l'un des derniers domaines où la philologie, l'épigraphie, la paléographie, l'histoire, l'histoire de la littérature, de l'art, des institutions, de la société et des traditions populaires sont amenées à enchevêtrer si inextricablement que nul n'y a clairement conscience de passer de l'une à l'autre. C'est aussi un domaine où d'immenses découvertes restent à faire et où, fréquemment, la découverte peut être quotidienne: bribes ou pans entiers de l'inconnu jaillissent soudain, pour qui sait les voir, de la poussière des archives ou sur le bord du plus battu des sentiers. Mais savoir voir et comprendre supposent une solide expérience, acquise au hasard de longs itinéraires individuels atypiques, souvent sinueux, discontinus, semés d'épreuves et d'invitations au renoncement que la vocation fait repousser comme autant de présents d'Artaxerxès et de séductions maléfiques.

Voilà ce qu'est l'orientalisme, mais, comme on va voir Kvarckvaré l'écrire, "la prolixité a dépassé les bornes !" et le mieux est de passer à présent à ces fragments d'une période peu connue ou inconnue de l'histoire géorgienne.

20 septembre 1991

Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT
directeur de recherche au C.N.R.S.,
directeur de l'Institut Français d'Études Anatoliennes
1^{er} octobre 1984 - 1^{er} octobre 1991